Une belle affaire

Autor(en): **Corday, Michel**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **72 (1933)**

Heft 26

PDF erstellt am: **02.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-225322

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

noux un carton à souliers auquel il ne manquait qu'une étiquette « fragile », tant il était l'objet de précautions spéciales.

— Encore trois stations et on y sera, disait la grosse commère.

— Ah, vous descendez aussi au Bouveron ? questionna la jeune fille.

— Mais oui, ma fille. Vous allez chez « l'homme », sans doute ?

— Oui, madame, mais c'est pas précisément pour moi, c'est pour ma grand'mère.

Le vieillard avait prêté l'oreille.

— Faites excuses ! Ces dames y vont aussi, je pense. Des fois, que vous pourriez peut-être me dire si vraiment « l'homme » est aussi savant qu'on le dit par chez nous ?

La grosse mère, d'une voix grave :

— S'il est savant ? Je vous crois qu'il l'est, sans quoi j'y retournerais pas pour la quatrième fois, cette année. En a-t-il déjà sauvé du monde, celui-là !

La jeune fille :

— Vraiment ? Alors, vous pensez, madame, que pour ma grand'mère...

— Qu'est-ce qu'elle a, votre grand'mère ?

— Elle a comme ça mal dans le dos, depuis une paire de jours. Alors, on a pensé que...

La grosse mère :

— C'est du rhumatisme qu'elle a. Lui, il verra ça du premier coup.

La jeune fille :

— Non, c'est pas du rhumatisme. En « s'encoublant » l'autre jour, dans la grange, elle est tombée sur la herse dont les pointes lui sont entrés dans le dos.

— Evidemment, ça, c'est déjà plus sérieux, mais « l'homme » lui enlèvera ça sûrement.

— Mais, madame, faudra-t-il que je lui dise ce qui est arrivé à grand'mère ?

— C'est pas nécessaire, ma fille. Voyez-vous, cet homme devine tout. On ne peut rien lui cacher. Vous entrez. Il vous regarde. Vous lui donnez la bouteille. Il la secoue, va vers la fenêtre, regarde contre le jour, revient et vous dit comme ça, du coup, ce qu'elle a, votre grand'mère. Et il ne se trompe jamais. C'est merveilleux, ma fille, merveilleux !

La jeune fille est médusée.

Le vieillard :

— Excusez-moi encore, madame. Quand c'est pour quelqu'un d'autre qu'on vient, quelqu'un que cet homme ne connaît pas, qu'il n'a jamais vu, qu'il ne sait même pas s'il s'agit d'un jeune ou d'un vieux, d'un homme ou d'une femme, comment peut-il dire la maladie qu'on a, rien qu'en regardant la bouteille que j'ai là, dans ce carton ?

La grosse mère :

— Eh bien, c'est comme je vous le dis. C'est un don qu'il a, un don ! Seulement, il faut avoir la foi. Tout est là. Ainsi, la dernière fois que je suis venue le voir, c'était pour l'Emilie, ma belle-sœur. Elle mangeait plus, ne dormait plus que la moitié de la nuit et dépérissait que c'était une vraie pitié. Elle descendue de 93 kilos à 89 ! Un vrai squelette, que je vous dis. *(Gros soupir)*. Les trois médecins qu'on a consultés — mêmement un de la capitale — n'y ont rien vu ni rien compris. Alors, lui, « l'homme » a à peine regardé la bouteille et m'a dit : « C'est rien ! Je vais vous donner un paquet de ma tisane pour ce qu'elle a, votre belle-sœur. Dans un mois, même avant, elle sera de nouveau fraîche comme une rose. Mais dites à son mari qu'un gros poupon de plus dans la famille remettrait bien des choses en ordre. Bien entendu, je n'ai pas fait la commission à mon frère, vu que l'Emilie, ma belle-sœur donc, a eu justement un beau petit garçon, il y a six semaines, tout le portrait de son père. Evidemment, ça, « l'homme » ne pouvait pas le savoir, n'est-ce pas ?

Le vieillard :

— Alors, aujourd'hui, vous y allez pour qui ?

— Eh bien, c'est pour une voisine qui a les sangs tournés, parce que sa « chenoïlle » d'homme est parti avec une effeuilleuse de la vallée d'Abondance.

Le vieillard :

— Dites-moi, madame. Entre nous, vous croyez vraiment que dans un cas comme celui-là, votre sorcier verra ça aussi, rien qu'en regardant la bouteille ?

— Et pourquoi pas. Je vous dis qu'il est merveilleux !

Le train s'arrête à la petite gare du Bouveron. Une trentaine de personnes, tous porteurs de petits paquets mystérieux, se dirigent vers la maison de « l'homme » qui sait tout, qui voit tout à travers le verre de toutes ces fioles, sur lesquelles reposent tant d'espoirs de guérison. Dans tout cela, un résultat au moins est certain: quelques cinquante paquets de tisane de moins dans la réserve et quelques beaux écus qui ont passés de diverses bourses dans une seule.

Frédy.

LA PATRIE SUISSE. — Une fois encore, nos tireurs ont fait triompher les couleurs suisses à Grenade. *Le Patrie Suisse* du 1er juillet contient de nombreuses photographies des matchs et du retour des champions. Parmi les autres actualités, les inondations en Suisse orientale, le mariage du prince des Asturies, à Lausanne, les finales du championnat suisse de football, les courses de chevaux de Brugg l'épreuve de marche Lausanne-Echallens, la course d'automobile Reineck-Walzenhausen. Une page pittoresque évoque la Fête-Dieu dans le Valais, une autre les anciens hôtels de ville de Suisse. Enfin, une étude est consacrée à la belle œuvre du « Coin de Terre », qui mérite d'être connue de tous.

UNE BELLE AFFAIRE

UN événement heureux, mais incompréhensible, a traversé la calme existence de Tempest Harvey. Il ne se l'est jamais expliqué. Il ne se l'expliquera jamais. C'est le jovial mystère de sa vie. Voici les faits.

Harvey frise la soixantaine. Il est veuf, sans enfants. Il a amassé quelques petites rentes dans le commerce, à Brighton. Et il arrondissait ses revenus en louant sa maison toute meublée pendant la saison des bains de mer.

C'est une très vieille demeure de famille, assez bien conservée pour son âge. La légende veut qu'elle ait déjà abrité des réfugiés français au temps de l'émigration.

Tempest Harvey ne l'habite pas. Modeste en ses goûts, il se contente d'un petit pavillon au fond du jardin. De la sorte, il n'est point obligé de déménager pour céder la place à ses locataires d'été.

Un matin du dernier printemps, un étranger qui semblait en promenade s'arrêta devant la façade, leva les yeux vers l'écriteau et tira la sonnette. Harvey ouvrit en personne.

L'inconnu dit en français :

— Cette maison est à louer ?

Heureusement, comme beaucoup d'habitants de Brighton, Harvey parlait français. Il répondit :

— Oui, monsieur.

— Puis-je la visiter ?

— Parfaitement.

— Alors, si cela ne vous dérange pas ?...

Harvey précéda l'étranger. Il ouvrait les volets, expliquait l'usage de chaque pièce. Le visiteur jetait un regard rapide sur l'ameublement modeste et suranné, sur la vue qu'offraient les fenêtres.

C'était un gentleman confortable, d'une quarantaine d'années. Il était grand, brun, le teint clair et la moustache preste. Il était vêtu d'un long manteau de voyage et coiffé d'un feutre élégant. Il écoutait courtoisement les copieuses explications du propriétaire, acquiesçait d'un signe de tête.

La visite s'acheva sans qu'il eût trahi son impression. Et brusquement, sur le seuil, il demanda :

— Vous ne voudriez pas vendre ?

Tempest Harvey sursauta. Il n'était pas préparé à pareille offre. Vendre la maison de famille !... En tout cas, il eût fallu, pour l'y décider, l'appât d'une forte somme. Il répondit prudemment :

— Mais... je n'y ai jamais pensé.

— Eh bien ! pensez-y, reprit l'étranger. Je vous l'achète, telle quelle, la clef en poche. Combien en voulez-vous ?

* * *

Harvey réfléchit. La maison était vieille, la tenture fanée, l'ameublement démodé. On réparait à l'économie, juste assez pour boucher les trous. L'ensemble ne valait pas cent mille francs. En vendant un bon prix, il pourrait acheter une villa plus vaste, mieux située, au goût du jour, et d'un meilleur rapport.

Restait l'ennui d'abandonner la demeure familiale... Mais ne s'en était-il pas détaché peu à peu ? N'habitait-il pas le pavillon depuis des années ? Et, soudain, il se décida :

— Deux cent mille francs...

Effrayé lui-même de son audace, il ajouta vite : :

— Oh ! je ne tiens pas à vendre. Ce serait, pour moi, un véritable sacrifice...

Mais l'étranger ne l'écoutait plus :

— Soit, dit-il. Deux cent mille.

Il rentra dans la maison, tira son portefeuille, étala des bank-notes sur la table :

— Préparez l'acte.

Tout étourdi, Harvey balbutia :

— Quand voulez-vous habiter ?

— Tout de suite.

— Mais je loge dans le pavillon au fond du jardin... Le temps de déménager...

— Vous pouvez y rester.

Harvey n'était pas au bout de ses surprises. L'étranger déjeuna dans la ville, revint l'après-midi avec une légère valise, puis disparut pendant deux jours. Le matin suivant, il se présenta devant l'ancien propriétaire : :

— Une circonstance imprévue contrarie mes projets, dit-il. Je ne pourrai pas habiter cette maison d'ici longtemps. Je vous la revends. Combien m'en offrez-vous ?

Harvey s'égaya intérieurement. Ces Français, quelles girouettes ! Déjà, il songeait à profiter de l'aubaine. Il rachèterait à bas prix et rentrerait dans la maison de ses ancêtres en réalisant un gros bénéfice. Mais il ne laissa rien paraître de ses espérances et leva des bras éplorés :

— J'ai déjà presque disposé de mes fonds. J'ai en vue une nouvelle villa, plus confortable, et qui doit me rapporter davantage.

Mais l'étranger répliqua en souriant :

— Allons, un logis familial ne se remplace pas. Saisissez l'occasion de rentrer dans le vôtre. Combien l'achetez-vous ?

Harvey risqua :

— Cent mille.

— Soit. Voici la clef.

Le marché fut conclu et réglé sur l'heure. Jamais on ne revit l'étranger à Brighton.

Quant à Harvey, il rit encore de l'aventure. Voyez-vous cet original qui s'éprend d'une maison, s'en dégoûte dans les quarante-huit heures et la revend à moitié prix ? Le bon Anglais n'a pas compris. Mais qu'importe ! En deux jours, sans effort, n'a-t-il pas gagné cent mille francs ? Tous pareils, ces Français, de bons toqués...

* * *

Et voici maintenant l'autre face de l'histoire :

Le frivole Français était un antiquaire averti. Après un voyage d'affaires en Angleterre, il rentrait en France par Brighton. En avance sur l'heure du bateau, il imagine, pour se distraire, de visiter des villas à louer.

La maison de Tempest Harvey le séduit par son aspect vieillot. Il sonne, il entre. Et, au premier étage, dans une petite chambre sacrifiée, il découvre sur la cheminée, deux vases admirables, Sèvres ancien, pâte tendre, monture de bronze ciselé par Caffieri...

Les très rares spécimens de cet art merveilleux sont avidement recherchés des amateurs. On en connaît le prix, comme celui d'une toile de maître ou d'un joyau. Encore arrive-t-il de trouver un exemplaire dépareillé. Mais dénicher la paire, voilà le vrai miracle !... Ces deux vases valent au bas mot un million...

Mais comment les acquérir ? Sur une offre, même modeste, le propriétaire tombera en arrêt, flairera la vérité Il soupçonnera qu'il possède un trésor. Il fera venir un expert. On découvrira la valeur énorme de ces merveilles...

L'antiquaire, tout en continuant de visiter, se torture l'esprit. Va-t-il laisser échapper l'occasion magnifique ?... Et soudain, une inspiration l'illumine. Il achètera la maison tout entière. Les vases et le reste.

On sait comment réussit sa ruse. Le soir même, muni d'une valise, il emportait les précieux vases en France. Le lendemain, il les avait vendus selon ses prévisions.

Mais qu'eût-il fait d'une vieille bicoque sur la côte anglaise ? Le mieux était de la revendre, coûte que coûte, à son ancien propriétaire. Ainsi, Maître Harvey rentrerait à la fois dans la demeure de ses pères et dans un gros bénéfice. N'avait-il pas droit, au fond, à quelque dédommagement ?

Mais, ce nouveau marché conclu, il sentit ses derniers scrupules s'évanouir sous le regard narquois, un brin méprisant, de Tempest Harvey.

Evidemment, le bon Anglais se félicitait d'avoir exploité la capricieuse humeur française. Et les meilleurs, les plus solides accords ne sont-ils pas ceux où chacun remporte la certitude d'avoir roulé son partenaire ?

Michel Corday.

Bon mot. — On enterrait dernièrement un président de tribunal et, comme il convient, un grand nombre de confrères faisaient cortège à sa dépouille. Sur le parcours, une brave femme demande à son voisin :

— Excusez, monsieur, mais qu'est-ce que tout ce beau monde en noir ?

— Cela, madame, ce sont des avocats qui...

— Tout cela, des avocats - Eh bien ! la famille saura ce que ça lui coûte !...

MEMOIRES DU PETIT LOUIS. 9

Mes collègues, les musiciens, avaient tous des maîtresses ; mon camarade de lit, dans le nombre de ses bonnes amies, en avait une qui lui donnait six kreutzer par jour, mais moi je n'avais rien de pareil à attendre de personne ; j'étais si niais, que la fille du maître d'école qui, le premier jour de notre arrivée, m'avait d'abord fait cadeau d'une bague en or, au bout de la semaine elle me la reprit pour la donner à notre fourrier Florince, en me disant que j'étais trop jeune pour apprécier ce qu'elle valait, et que d'ailleurs je pourrais la perdre ; c'est Florince qui m'a conté cela le jour de notre départ ; il était âgé de 22 ans, elle de 16, et au moment de partir il avait perdu ses couleurs par suite de sa connaissance, tandis que moi je conservai les miennes, auxquelles je tenais beaucoup.

Le colonel Brun logeait au château chez le bailli, lequel avait une femme charmante ; pauvre bailli! Tous les militaires étaient à Leutkirch comme des coqs en pâte. Un d'eux, nommé Hantz, rentrait tous les soirs très tard, ensorte que la jeune fille de son logement devait l'attendre pour savoir s'il désirait quelque chose ; elle dit un soir à Hantz, qui était très joli garçon, que c'est bien laid d'aller chercher ailleurs ce qu'il trouverait chez lui. Ah ! ma bonne petite, lui répond-il, vous n'êtes qu'une enfant. Mais elle, de lui répondre alors : « Pour dire cela, vous devriez vous en assurer avant tout. » Bref, mes camarades étaient tout à fait heureux, ce qui n'était pas mon cas.

Enfin, je fus pris en pitié par la jeune fille d'un pharmacien, à peu près de mon âge ; la chose était sans conséquence entre nous, la pitié n'est pas de l'amour ; elle suggéra donc à un officier qui demeurait chez ses parents, de m'envoyer dans ma compagnie, 5e du 2e bataillon, qui était cantonnée dans un riche village près de Kempten. Etant arrivé, l'ordre fut donné de me distribuer tout ce qui me manquait.

A cette occasion, j'eus un échantillon de ce que j'ai appelé la *ligne courbe* en temps de guerre, et je pus ainsi voir comment les choses les plus minimes servent d'occasion.

J'avais été chargé par mon colonel de remettre une lettre au capitaine d'article, au reçu de laquelle je fus immédiatement confié aux soins d'un vieux caporal, chargé de me faire faire la distribution de ce qui m'était nécessaire. Ce caporal, aussi rusé que les recruteurs sous Louis XIV avait en mains quatre billets de logement, le premier pour être logé et nourri; avec le deuxième il se rendit à un grand quart de lieue dans la montagne, mais le paysan refusa en disant qu'il payait 30 florins à la commune pour n'avoir personne à loger. « Cela ne me regarde pas, je suis ma consigne, répond le caporal ; mais si vous ne voulez pas le loger, il faut que vous lui donniez pour des chemises et des pantalons. » Comme le paysan était riche, il remit à mon caporal quinze aunes de belle toile, lui toucha la main, et le fit boire de l'eau-de-vie, tant il éprouvait de contentement de s'en tirer à si bon marché. Dans les deux autres endroits pour lesquels il avait des billets de logement, il fit la même chose, et ce fut par l'emploi de ces moyens que j'obtins ce dont j'avais un urgent besoin, dans l'espace de moins d'une semaine. Voilà un très petit échantillon de la *ligne courbe* en temps de guerre ; personne n'est dans le secret de ces détours tortueux qui affligent un pays occupé par l'armée envahissante, tout se passe dans la coulisse ; et, pourtant, il ne faut pas croire que les Français étaient détestés, bien au contraire ; c'était à ne pas croire, le jour du départ, avec quels adieux touchants les populations se séparaient de nous ; on aurait plutôt cru voir des parents, des frères se séparant des leurs, plutôt que de penser que c'étaient des ennemis. Les jeunes femmes, les vieillards, pleuraient comme des enfants ; plusieurs de ces jolies paysannes, à notre départ de notre dernier cantonnement en Bavière, près de Kempten, étaient dans un état des plus intéressants, mais le regret que certains d'entre nous éprouvaient à partir s'effaçait en voyant les amoureux du pays qui, avec leurs bonnes figures germaniques, avaient l'air de dire aux partants : soyez tranquilles, on en aura soin. Enfin, au son du tambour du départ, chaque paysan, verre et bouteille en mains, trinquent et souhaitent à tous victoire et santé. Ces souhaits faits sincèrement, je le pense, furent exaucés, car la campagne de Prusse qui s'ouvrit au moment où nous partions, ne fut pour notre armée qu'une suite continuelle de triomphes.

1806.

Le 8 octobre 1806, la Saxe était déjà envahie par 60.000 Français, dont faisait partie notre division, 6e corps, maréchal Ney, en logement à Eisenach : là, nous battîmes les dragons saxons, troupe superbe de tenue et au physique ; l'action fut dirigée par le prince Murat. L'Empereur, lorsqu'il descendit de voiture pour entrer dans le château de cette ville, qui est très remarquable, ne fut pas peu surpris d'en voir descendre un grenadier de sa garde, les deux mains pleines de couverts d'argent, gravés à ses armes. L'histoire ne dit rien de ce hardi pillard. On peut bien pardonner à celui qui vole un chou, quand soi-même on s'empare de tout un jardin.

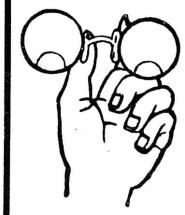
Il était curieux de voir l'armée française à l'entrée de cette campagne ; une fièvre ardente, un enthousiasme frénétique la possédaient ; il semblait que les paroles du duc de Brunsvick, en 1793, disant qu'« il ne fallait laisser pierre sur pierre dans Paris, » vibrassent encore et dussent être effacées par le sang prussien ; et, certes, ils l'ont bien payé, ces pauvres Prussiens ! Il semblait que nous eussions reçu un rendez-vous d'honneur, à voir l'animation qui régnait dans nos marches, qui quelquefois étaient de 15 lieues par jour, et que rien n'arrêtait, ni malades, ni traînards, parce que jamais Français n'a manqué à un rendez-vous donné. Aussi, le 14 au matin, il fallait voir la vallée de Iéna pour avoir un magnifique spectacle ; plus de 100.000 hommes de toutes armes étaient en marche, sans autre bruit que celui des caissons, des cuirasses, et de la marche des chevaux. Non, il n'y a pas eu depuis de plus belle exposition que celle que je vis là de mes yeux.

Au milieu de tout cela, dans cette étroite vallée, on voyait l'Empereur et son cortège qui filaient dans un silence complet ; à son aspect, chaque corps s'arrêtait pour le voir passer. Jamais poésie semblable ne m'a frappé ; le brouillard, qui était de la partie, laissait le soleil, de loin en loin, animer et compléter le tableau, qu'une imagination tant riche soit-elle ne saurait se représenter. L'Empereur, avant la bataille, trouva encore le temps d'écrire au roi de Prusse: « Si j'étais à mon début dans la carrière militaire, si je pouvais craindre les hasards des combats, le langage que je tiens à Votre Majesté serait tout à fait déplacé ; mais Votre Majesté sera vaincue, et sans l'ombre d'un prétexte elle aura compromis le repos de ses jours et l'existence de ses sujets.» Cette lettre resta sans réponse.

Le jeune général Colbert, dont j'ai déjà eu l'occasion de parler, commandait l'avant-garde du 6e corps ; s'étant aventuré, il traversa avec sa cavalerie et son artillerie légère, une partie de la ligne de l'armée prussienne, en taillant en pièces tout ce qui voulait l'arrêter. Il reçut à cette occasion une verte réprimande de l'Empereur, dont les plans pouvaient être contrariés par cet excès de zèle ; c'est pour cela qu'aucun bulletin n'a parlé de cette action brillante, dans laquelle le général réussit à sortir victorieux d'une position dangereuse, en déployant une audace qui lui fit braver mille morts ; pendant quelque temps, il ne fut bruit parmi nous que de ce fait d'armes, qui fit le plus grand honneur à ce jeune général.

Une heure avant la bataille, nous allions d'un train magique ; toutes les figures étaient enluminées comme si nous eussions bu, mais il n'en était rien, c'était l'assurance de la victoire qui faisait luire pour ainsi dire chaque visage ; comme pour s'étourdir il se faisait un grand bruit d'armes. Dans de semblables moments, le cerveau est surexcité, et partant son individu ; on éprouve un frémissement incompréhensible, se rattachant au présent et à l'avenir à la fois, et qui est inhérent à notre nature dans certaines occasions solennelles de la vie d'un homme.

(A suivre). *J.-L. Sabon.*



TREUTHARDT

Opticien spécialisé dans le choix des verres, le confort des montures, l'exécution des ordonnances. — 35 ans de pratique.

Place Faucon - St-Pierre 3, LAUSANNE, Tél. 24.549

DODILLE

LE CHEMISIER DE LAUSANNE

HALDIMAND, 11

DES PRIX ABORDABLES DANS UN CADRE CHIC

Protégez l'industrie nationale!!!

L'apéritif de marque **„DIABLERETS"** est constitué uniquement de plantes de nos Alpes. C'est un produit **SUISSE,** par excellence.

Pour la rédaction : J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.